

Colloque internationale à l'Université de la Réunion, 2-4 mai 2016

Le porteur

A propos de la réception littéraire, photographique, filmique et artistique d'une figure porteuse de l'histoire coloniale

L'histoire de l'expansion européenne et de la colonisation ne peuvent pas être pensées sans certaines figures centrales : les porteurs font partie de celles-ci. Ce sont eux qui ont permis l'avancement dans les terres des découvreurs européens, par leurs connaissances du pays à soumettre, mais aussi par la force de leurs muscles qu'ils mettaient au service des étrangers – de façon volontaire ou forcenée.

Comme les porteurs étaient le plus souvent recrutés par groupes, l'individu n'était pas distingué en tant que tel par les européens, mais s'égrenait dans le collectif. De ce fait, leur rôle central en tant que médiateurs entre les cultures, aux niveaux économique, politique ainsi que sociétal, est le plus souvent sous-estimé.

Ce paradoxe se reflète dans les récits de voyage, mais aussi dans la représentation visuelle (photographie, film, peinture, etc.) du travail qu'ils accomplissent. D'un côté s'est forgé, en un véritable *topos*, le motif du porteur révolté et désobéissant, avec le danger qui en résulte pour le pouvoir colonial. Celui-ci implique, paradoxalement, la conscience des Européens qu'une expédition (de taille indifférente) ainsi que l'organisation et la construction d'une infrastructure coloniale (par exemple les réseaux de chemin de fer) n'étaient pas pensables sans porteurs. D'un autre côté, en dépit de cette conscience d'être dépendants des porteurs, on remarque un effort des Européens de s'auto-représenter comme les vrais porteurs, ceux qui portent la part la plus lourde : la responsabilité. Ce que Hannah Arendt appelle « le monopole total de responsabilité » (« *totales Verantwortungsmonopol* ») est fondateur pour une représentation qui est censée rendre plausible la passivité des porteurs et leur incapacité de « faire bouger » l'histoire.

En tête des colonnes, comme on les voit dans certains bandes dessinées d'Hergé ou sur des photographies d'Afrique Noire, figurent donc toujours ceux qui se considèrent être les vrais « porteurs » du projet de conquête. Ce sont des hommes qui n'ont rien à porter (sauf la responsabilité de « penser en termes de continent ») : des Européens qui montrent la direction.

En ce qui concerne le portage militaire et commercial, on peut constater que le transport de biens et de matériel était défini par plusieurs points dans l'espace : le point de départ des porteurs et les points divers où les Européens attendaient que leur marchandise arrive, puisqu'une fois installés dans leurs « stations », ils ne participaient plus aux transports. C'étaient donc les « Noirs » qui étaient en mouvement, les « Blancs » ne faisant qu'attendre. Mais comme c'étaient les « Blancs » qui constituaient ces points dispersés dans l'espace qu'il fallait atteindre, le mouvement était considéré être le leur. Même si les Européens ne portaient rien et même s'ils ne bougeaient pas, c'étaient donc eux les porteurs du mouvement. Ceux qui faisaient bouger les porteurs – en les payant ou bien en les forçant.

Cette organisation complexe était basée sur le principe que les porteurs n'avaient pas le droit de devenir porteurs du mouvement : leur seule tâche était d'être en mouvement, c'est-à-dire

passifs, c'est-à-dire immobiles. En conséquence, ils ne pouvaient pas, à priori, devenir porteurs du progrès, parce que, d'une perspective européenne, incapables de faire bouger les choses.

Dans le contexte de voyages, le rôle du porteur est différent. Ici, on avance ensemble – souvent pendant des semaines –, et on commence à se connaître, bon gré mal gré. Comme par exemple lors d'un voyage en tipoye, un des moyens de transport les plus répandus dans les colonies africaines. Ainsi, en Oubangui-Chari, chaque Européen avait droit à quatre tipoyeurs qui le portaient partout où il voulait.

Dans ces situations d'extrême dépendance ainsi qu'en raison de contraintes techniques, il est bien possible que l'un ou l'autre des porteurs prenne le relais, comme par exemple sur la seule photographie prise sur la cime du Mont Everest, lors de la première ascension en 1953. Sur cette photo – célèbre –, on ne voit pas Edmund Hillary, mais son accompagnateur, le Sherpa Tenzing Norgay, parce que celui-ci ne savait pas manipuler l'appareil. Dans l'archive photographique, Tenzing Norgay devient ainsi le porteur le plus célèbre de notre temps ; la photographie, elle, nous incite à prêter plus d'attention au rôle central de ces accompagnateurs.

Dans le contexte d'un voyage commun, les porteurs peuvent devenir, de façon volontaire ou non, de véritables médiateurs entre autochtones et étrangers, médiateurs au service des « transferts culturels » (cf. les travaux de Michel Espagne). Ce sont eux qui se rapprochent le plus de l'étranger et la question est de savoir comment ces médiateurs sont représentés et évalués, si leur rôle de médiateur entre autochtones et étrangers est discerné en tant que tel, dans les textes et dans les images, du côté des autochtones et du côté des étrangers.

Pour entamer une analyse de la perception de ce personnage du porteur, on pourrait donc commencer par des questions très concrètes dépassant le schéma binaire :

- Comment les porteurs étaient-ils recrutés selon les contextes historiques et géographiques ?
- Quelles charges étaient-ils censés porter ? Et quelles conséquences découlaient de ces charges différentes pour leur travail et leur quotidien ?
- Pour quelle durée les recrutait-on ? Combien de temps s'absentaient-ils de leurs villages ? Est-ce qu'il s'agissait de recrutements ponctuels ou bien est-ce qu'il existait le métier de porteur ?
- Les femmes et enfants faisaient-ils partie de la colonne et avec quelle fonction ? Obligés peut-être de suivre leur mari pour des raisons économiques ? Est-ce qu'on peut remarquer un traitement différent des hommes et des femmes porteurs ?
- Comment est-ce qu'était organisé le ravitaillement des porteurs et de leurs familles ? Existait-il des contrats définissant l'équipement des porteurs ? Et dans quelle mesure la qualité de l'équipement des porteurs et de leurs « employeurs » avait-elle un impact sur la santé des uns et des autres ?
- Est-ce qu'il est possible de déceler des différends provoquant régulièrement des conflits entre les deux parties ? Comment ces conflits étaient-ils réglés ?
- Quelles étaient les conséquences économiques, sociales, politiques et psychologiques du portage pour les populations autochtones en général ?
- Quel était le rôle des porteurs dans le transfert des savoirs entre les autochtones et les étrangers ? Quels savoirs étaient transmis par eux ?

Puisque notre intérêt central est celui de la représentation de ces enjeux, dans le texte et dans l'image, quelques pistes d'analyse sont proposées ici :

- Comment la figure du porteur est-elle représentée ? Quel rôle lui est attribué au sein d'un ouvrage ?
- Comment l'idée de l'« héroïsme » se traduit-elle dans le contexte des expéditions ? Dans quelles conditions un porteur peut-il devenir une sorte de « héros » ? Et à quel moment une telle égalité lui est-elle refusée ou retirée ?
- Quelle importance est accordée au porteur en tant que médiateur culturel ou porteur des savoirs ?
- Est-ce que l'un d'entre eux peut devenir individu dans un contexte d'échange intense ?
- Comment le portage a-t-il été perçu par les médias de l'époque (et d'aujourd'hui) – en Europe et sur place ?

Pour tenter d'éclairer certaines de ces questions (et la liste ne se veut pas du tout exhaustive), on peut puiser dans le corpus fictionnel et documentaire. Toutefois, nous voudrions mettre l'accent sur des sources visuelles et des sources croisant le texte et l'image.

Pour cela, bandes-dessinées, graphic-novels, récits de voyage (illustrés) ainsi que collections de photographies (p.ex. dans le contexte des expositions coloniales), cartes postales, magazines, matériel filmique, études scientifiques, rapports officiels ou bien ouvrages de la littérature (post)coloniale d'Europe, d'Asie ou d'Afrique sont proposés comme supports à étudier.

Dans un esprit résolument interdisciplinaire, nous invitons les chercheurs des diverses disciplines à participer à cette discussion et aux questions qui en découlent. Historiens, littéraires, chercheurs en sciences des médias et de l'art, en anthropologie, tibétologie, sociologie ou bien en études africaines, soyez les bienvenus ! En outre, nous voudrions explicitement encourager les jeunes chercheurs à ne pas se laisser intimider par la participation de spécialistes, et à nous soumettre leurs propositions.

Veillez soumettre votre proposition en allemand ou en français. Après entente, des contributions en anglais pourront également être prises en compte.

Une publication des contributions est prévue.

Le colloque aura lieu du 2 au 4 mai 2016 à l'Université de la Réunion. La Réunion étant un département français d'outre-mer, situé dans l'océan indien, à 10 heures de vol de Paris, nous voudrions proposer aux participants un programme culturel volcanique, leur permettant de faire connaissance avec les spécificités de cette île tropique. L'organisation sera assurée par ERIAC (Université de Rouen) et le département d'allemand ainsi que l'équipe de recherche DIRE de l'Université de la Réunion. Nous recommandons aux participants de vérifier si leurs Universités respectives ont un contrat ERASMUS avec l'Université de la Réunion, avant d'acheter leurs billets d'avion.

Veillez nous envoyer votre proposition jusqu'au 10 octobre 2015. Nous avons hâte de vous lire !

Sonja Malzner, Université de Rouen (ERAC)

sonja.malzner@univ-rouen.fr

Anne D. Peiter, Département d'études germaniques, Université de la Réunion (DIRE)

AnneD.Peiter@gmx.de